

Au matin de ce jour, j'ai vu une femme entrer dans notre église. J'ai reconnu son visage ; la veille, en ce sabbat, en ce samedi de l'attente, elle s'était approchée du tabernacle ouvert, vide jusqu'au désespoir, comme si rien jamais ne pourrait l'habiter. Elle était restée là longtemps comme d'autres l'avaient fait, elle peut-être aussi, deux jours avant, en ce Jeudi lumineux où le Christ éclatait comme une immense Présence sous la forme du Pain et de la Coupe offerts à nos cœurs, à nos sens, à nos corps.

Mais là, le vide, le vide qu'elle recevait comme celui si lourd de la vie ordinaire, le vide presque insolent face aux désirs humains toujours inconsolables. Elle se dit alors, qu'il n'y avait d'autre moyen pour subsister que de le suivre, lui, celui qui s'était donné à nous et qui s'en allait, défiguré par la violence des hommes tortueux. Elle s'agenouilla quatorze fois, lentement, pauvrement, en communion avec lui dans son chemin de croix. Elle la connaissait bien cette route de larmes, elle se levait tous les jours en sachant qu'elle aurait encore à la gravir au milieu de ses peines. Elle portait avec son bien-aimé, le seul qu'elle n'ait jamais vraiment découvert au-delà de tous les voiles de ce monde, elle portait avec lui l'immense désordre d'une humanité dont les plus grands philosophes avaient prôné le rien comme maître-mot de l'histoire jusqu'au vide absolu et à la mort de tout ce qui pour l'esprit humain, pouvait encore laisser espérer une issue.

Mais ce matin, alléluia, elle est au milieu de nous, frères et sœurs, cette femme et elle nous dit en fleurs, ce que les mots balbutient avec peine. Du chemin des larmes, elle nous invite à celui de la vie.

Au centre de l'église, premier station, il y en aura sept, elle nous conduit vers la pierre maîtresse, ce roc de l'autel dont on se demande toujours ce qu'il peut renfermer. En son milieu, une ouverture béante mais non pas vidée de tout. Il y a du sang encore, il y a des linges roulés : regardez bien ce rouge qui s'éclaircit peu à peu et dont le blanc du linceul dans le foisonnement des lys, laisse percevoir que rien n'est terminé ici, mais que tout peut renaître.

Aussi, court-elle sur les chemins parsemés des jonquilles qui pointent comme celles du pourtour de l'abside, afin de prévenir Simon, d'abord, c'est sa deuxième station. Comme ils sont durs à convaincre ces hommes qui croient toujours savoir et qui prennent si peu de temps pour entendre ce que l'autre moitié de l'humanité leur dit avec tant d'amour pourtant et de ténacité. En ce matin de Pâques, le guide de l'Eglise, ce n'est pas d'abord Pierre, c'est cette femme-là si lumineuse d'intelligence : elle en arrivera à retourner tous les esprits forts, jusqu'à ouvrir une nouvelle page de l'histoire de notre humanité.

Troisième station, elle s'arrête devant le disciple qui, au pied de la croix avait reçu du maître ses dernières paroles ; il y avait entre celle-là et celui-là une longue complicité qui permit d'aller vite et d'éveiller en lui le retour à la foi vive.

Ils vont ensemble au tombeau et là, quatrième station, ils virent tout, comme la femme l'avait dit. Il y a la marque du sang, il y a du rouge, et levant le regard, l'un et l'autre voient aussi l'enflammement du jaune s'élevant très haut jusqu'au ciel. L'un d'eux constate, l'autre aussitôt interprète, il voit et il croit. Jusqu'alors ils n'avaient pas encore perçus que la vie de Jésus au-delà de sa mort, ne pouvait que s'enflammer en résurrection tant elle était amoureuse.

Les deux hommes s'en retournent chez eux, ils en ont vu assez semble-t-il. La femme, quant à elle, reste là et regarde, elle est encore en pleurs, cinquième station. Les jonquilles en bordure l'invitent à ne pas craindre, mais elle ne sait que faire, elle ne sait que dire. Elle attend autre chose, comme tant de femmes le font tout au long de leur vie. Elle se penche vers l'intérieur du sépulcre ; elle a besoin d'être concrète et là, soudain, une présence : « Pourquoi pleures-tu »

Sixième station : en fait, tout se tient au dehors. Elle se retourne et c'est le jardinier qui lui parle. C'est-à-dire un homme du plus quotidien avec son tablier, ses outils peut-être et son premier travail du jour qui se lève. « Pourquoi pleures-tu, qui cherches-tu ». Qui cherches-tu, cette voix et ces mots, elle les connaissait tant. « Avez-vous vu, celui que mon cœur aime », disait le cantique : il est là, il prononce ton nom et toi le sien dans la force d'un amour concret qui se donne à vivre, mais aussitôt, il échappe à ton regard et à la tentation que tu pourrais avoir de le retenir pour toi seule, il monte vers celui qui est son Père et le Père de tous et qui nous donne à partager ensemble le même amour des fils de la résurrection.

Et nous voici maintenant, avec notre septième étape, autour d'une ultime gerbe que cette femme nous offre encore si quotidienne, autour de l'ambon duquel s'élève la Parole du Vivant. Brassée de lumière, de feu et d'espérance autour de la flamme vacillante recueillie dans la nuit. Le Vivant s'adresse à nous aujourd'hui, sa voix résonne très fort au creux de tous nos vides, il est une Présence si belle que chacun peut entendre à tout moment l'invitation puissante au festin des ses noces.

Merci à toi, ô femme qui nous permets de passer des pleurs si lourdes de nos doutes, de nos erreurs et de nos errements, à ce chemin parsemé des fleurs de la révélation que, la première, tu as ouvert à tes frères et qui se prolonge aujourd'hui en chacune de nos vies.

Frères et Sœurs, ensemble, avec cette femme dont le chant s'élève si fort et si doux, faisons eucharistie maintenant, c'est la seule chose très précieuse qui nous reste en ce monde. Alléluia pour tous, en ce matin béni.